

questions  
de communication

## Questions de communication

25 | 2014

La ville, une œuvre ouverte ?

---

# Les *cultural studies* sont-elles des paradigmes ? Communauté paradigmatique et épistémologique avec la sociologie

*Are Cultural Studies Paradigms? Paradigmatic and Epistemological Community  
with Sociology*

Hervé Glevarec

---



### Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/questionsdecommunication/9022>

DOI : 10.4000/questionsdecommunication.9022

ISSN : 2259-8901

### Éditeur

Presses universitaires de Lorraine

### Édition imprimée

Date de publication : 31 août 2014

Pagination : 187-195

ISBN : 978-2-8143-0209-9

ISSN : 1633-5961

### Référence électronique

Hervé Glevarec, « Les *cultural studies* sont-elles des paradigmes ? Communauté paradigmatique et épistémologique avec la sociologie », *Questions de communication* [En ligne], 25 | 2014, mis en ligne le 01 juillet 2016, consulté le 02 mai 2019. URL : <http://journals.openedition.org/questionsdecommunication/9022> ; DOI : 10.4000/questionsdecommunication.9022

---

Tous droits réservés

HERVÉ GLEVAREC

Laboratoire Communication et politique  
Centre national de la recherche scientifique  
F-75009 Paris  
herve.glevarec@cnr.fr

LES *CULTURAL STUDIES*  
SONT-ELLES DES PARADIGMES ?  
COMMUNAUTÉ PARADIGMATIQUE ET ÉPISTÉMOLOGIQUE  
AVEC LA SOCIOLOGIE

**Résumé.** — Dans sa contribution, Éric Maigret (2013) soutient que les *cultural studies* forment des paradigmes qu'il oppose à ce qu'il nomme les disciplines (de sciences sociales). L'auteur définit ces paradigmes comme marxiste, foucauldien, féministe et postmoderne et par le lien qu'ils établissent entre culture et pouvoir sur le plan sociologique, d'une part, savoir et pouvoir sur le plan épistémologique, d'autre part. La discussion que j'engage considère le cas de la sociologie et soutient que la différence entre les *cultural studies* et les disciplines semble moins une opposition paradigmatique (épistémologique) que théorique, donc du niveau de la règle d'interprétation qu'une théorie fournie. *Cultural studies* et sociologie partagent un même paradigme de la signification, y compris à propos des productions symboliques dans leur lien au pouvoir, et une même épistémologie de l'enquête (qui se doit d'être représentative et de tenir compte du point de vue du sujet). Leur différence théorique porte sur le modèle d'interprétation, externaliste et fondationnaliste dans le cas, majoritaire, de la sociologie, et internaliste et cohérentiste dans le cas des *cultural studies*. Du moins jusqu'à la rupture avec l'idée d'un réel déterminant et d'une recherche de la signification.

**Mots clés.** — *Cultural studies*, culture, paradigme, discipline, épistémologie, sociologie, pouvoir.

Dans sa contribution, « Ce que les *cultural studies* font aux savoirs disciplinaires », mon ami et collègue Éric Maigret (2013) défend l'idée que les *cultural studies* ne constituent pas une discipline, mais plutôt une « interdiscipline » ou une « transdiscipline », et qu'elles sont des « paradigmes ». Leur qualité d'innovation résiderait en ce qu'elles transgressent les frontières disciplinaires des sciences sociales. Ces « paradigmes » transdisciplinaires s'opposeraient au positivisme et au rationalisme continental, voire à une « ossification des savoirs » (*ibid.* : 157) dans les sciences sociales ; les *cultural studies* résulteraient « d'une chute de rendement scientifique des disciplines ». Éric Maigret fait remonter cette opposition à une tradition britannique de l'empirisme, de type humien, qui refuse de lier dans le réel la cause et l'effet observé, contrastant avec un rationalisme continental. Plus largement, il fait jouer une opposition entre « paradigme » et « discipline » à propos des *cultural studies* et des autres disciplines de sciences sociales :

« Les *cultural studies* ne sont pas dépourvues d'idées directrices, ni de méthodes rigoureuses. Leur spécificité est tout simplement de refuser de s'ériger en discipline pour mieux épouser/contrarier la dynamique fluctuante du monde. Elles sont un art de faire et de défaire les pouvoirs et les identités, se donnant pour objectif une émancipation non naïve des formes de vie » (*ibid.* : 160).

Les *cultural studies* auraient cette propriété, positive à ses yeux, de restituer et d'accompagner davantage le monde contemporain que les sciences sociales, elles, en retrait, avec leur méthodes, leurs objets et théories déjà constitués.

Bien qu'il faudrait sans doute faire l'état des lieux exhaustif de tout ce qui se revendique des *cultural studies* depuis Birmingham jusqu'à aujourd'hui, la présentation qu'Éric Maigret en donne apparaît juste, à savoir que les *cultural studies* ont produit un type de savoir que je qualifierais d'interprétatif à l'endroit de leurs objets privilégiés que sont les productions sociales et symboliques des individus et des groupes<sup>1</sup>. Comme lui, je suis sensible à une interprétation qui est plus culturaliste que matérialiste (où, au contraire, la détermination du sens des pratiques est rapportée à un monde social objectif de conditions sociales), plus explicative par compréhension que par une cause externe à la signification de l'activité (Weber, 1904-1917)<sup>2</sup>. Les *cultural studies* m'ont intéressé et m'intéressent pour leurs enquêtes de terrain et leurs interprétations, notamment des significations culturelles des productions et des consommations des biens médiatiques et fictionnels.

<sup>1</sup> On peut considérer que le champ des *cultural studies* entendu par Éric Maigret recouvre ce qu'on trouve comme auteurs mentionnés dans notre *Anthologie des cultural studies* (Glevarec et al., 2008).

<sup>2</sup> On sait que, pour Max Weber, l'explication causale se confond avec la compréhension par interprétation du sens visé dans l'activité sociale : « Pour une science qui s'occupe du sens de l'activité, "expliquer" signifie par conséquent la même chose qu'appréhender l'ensemble significatif auquel appartient, selon son sens visé subjectivement, une activité actuellement compréhensible » (Weber, 1956 : 35). L'explication est interne et non externe à l'activité. C'est la pertinence descriptive même du concept d'« explication » qui est posée pour une recherche qui n'est pas des causes mais des raisons...

Éric Maigret ne mentionne pas les « disciplines » auxquelles il oppose les *cultural studies*, mais on peut supposer qu'il a à l'esprit les sciences de l'information et de la communication, la sociologie, l'histoire, la linguistique... Ainsi, pour que les choses soient claires, adopterai-je ici le point de vue d'un sociologue et parlerai-je de la sociologie française. Je ne traiterai pas d'autres disciplines dont je ne maîtrise pas bien la diversité et l'épistémologie. Mon analyse tient peut-être aussi à la connaissance que j'ai du champ de ce qui se revendique des *cultural studies* ; des travaux que je n'ai pas lus pourraient la modifier.

Éric Maigret qualifie les *cultural studies* d'un point de vue épistémologique (elles sont des paradigmes et ces paradigmes sont marxiste, foucauldien, féministe et postmoderne) et indique les raisons de leur valeur à ses yeux (les *cultural studies* sont intéressantes pour la relation qu'elles construisent entre culture et pouvoir, d'une part, savoir et pouvoir, d'autre part). À ce que soutient l'auteur, je vois deux enjeux épistémologiques : d'ordre descriptif (comment faut-il qualifier les *cultural studies* ?) et épistémique (qu'elles sont les conditions de production du savoir des *cultural studies* ?).

Mon point de vue sera celui-ci : je pense que la différence entre les *cultural studies* et les disciplines est moins une opposition paradigmatique (épistémologique) que théorique, donc du niveau de la règle d'interprétation qu'une théorie fournie. Autrement dit, je pense qu'elles partagent le même paradigme que la sociologie, y compris à propos des productions symboliques dans leur lien au pouvoir. Non seulement elles partagent avec la sociologie un paradigme du savoir-pouvoir, mais je ne suis pas sûr que ce soit là une règle de méthode qui doive se mettre au premier plan de la recherche. Est-ce une vertu épistémologique ? L'éthique scientifique ne doit-elle pas partir plutôt de l'enquête (mais il est juste qu'il y a une dimension d'analyse conceptuelle légitime qui prend un autre chemin en sociologie) ? Par ailleurs, cela ne les soumet pas moins à une commune épistémologie avec les sciences sociales. Si les *cultural studies* sont des productions scientifiques, peuvent-elles être définies par un objectif d'émancipation sociale (en supposant qu'Éric Maigret entend par là une émancipation des cadres cognitifs existants plutôt que des conditions d'existence des individus) ?

## Différence ou identité paradigmatique entre *cultural studies* et sociologie ?

Là où Éric Maigret soutient une différence, je soutiendrais plutôt une commune appartenance à un même paradigme et à une même épistémologie. La différence entre *disciplines continentales* (en acceptant *a priori* la façon dont l'auteur qualifie les sciences sociales françaises) et *cultural studies* m'apparaît comme une différence théorique et non de paradigme ou de discipline, en entendant par là une différence qui porte seulement sur le modèle d'interprétation, *externaliste* et *fondationnaliste* dans un cas et *internaliste* et *cohérentiste* dans l'autre (Dutant, Engel, 2005). Cette différence théorique recouvre le point de vue *explicatif* de la première et le point de vue *interprétatif* de la

seconde. Les premières rapportent les pratiques sociales et symboliques à des variables qui les expliquent, les secondes les rapportent au sens signifié ou vécu (par exemple, de Richard Hoggart à Ien Ang en passant par Dick Hebdige, Stuart Hall).

Pour ma part, je dirais que les *cultural studies* sont culturalistes – les récentes davantage que les premières, plus marxistes – et cohérentistes (elles rapportent la signification des pratiques ou des productions symboliques au système) et que la sociologie française de la culture est matérialiste et fondationnaliste (elle rapporte en dernier lieu le sens des pratiques à des variables qu'elle dit objectives). Mais je n'entends pas ces caractérisations comme des paradigmes, plutôt comme des théories, donc de second ordre. Là où les tenants des *cultural studies* déconstruisent, les sociologues français *construisent* – ou plutôt une partie d'entre eux (les sociologies du sujet, de l'expérience ou de l'acteur-réseau ne seraient sans doute pas à associer à une telle posture). Les premiers déconstruisent les catégories symboliques et discursives (il y a une lutte pour le sens) tandis que les seconds construisent une sphère sociale objective (il y a une nécessité sociale du sens).

La difficulté est qu'un « paradigme » est le synonyme d'une « science normale » chez Thomas Kuhn (1962), qu'Éric Maigret cite comme référence. Il y a une hésitation quant au rapport entre paradigme et discipline au regard du syntagme « paradigme disciplinaire ». Le problème descriptif semble venir de ce que la notion de « paradigme » n'est pas assez définie et qu'on ne sait pas quand on a affaire à un véritable exemplaire<sup>3</sup>. En réalité, le terme qualificatif de paradigme vient sans doute de son utilisation par Stuart Hall lui-même pour caractériser les *cultural studies* (Hall, 1980). Dans son texte il défend l'idée de deux paradigmes des *cultural studies*, culturaliste et marxiste. Éric Maigret retient le paradigme marxiste comme caractérisant plutôt le premier temps, auquel il fait succéder un paradigme foucauldien et poststructuraliste à partir des années 80 qui correspond aussi à une profusion de *studies* (*gender, queer, colonial...*). C'est avec ce sens du paradigme conçu comme une unité de méthodes-problèmes-théories autour d'un objet que, pour ma part, j'argumenterai.

Dire des *cultural studies* qu'elles sont *des* paradigmes au pluriel n'est-ce pas déjà trop ? Il peut sembler difficile de concevoir une pluralité simultanée de paradigmes qualifiés d'un même nom sans suggérer un effet de nominalisme catégoriel. « Paradigmes » au pluriel signale plutôt le piège de la pluralité. En effet, il ne pourrait y avoir *un* paradigme des *cultural studies* sans contrevenir au désir d'ouverture et de souplesse de l'idée de paradigme dans son opposition à « discipline » (ossifiée).

<sup>3</sup> « La science normale est caractérisée par l'apparition d'un paradigme, terme aux multiples facettes (on a ainsi pu recenser vingt-deux significations de ce terme dans *La Structure [des révolutions scientifiques]* de Thomas Kuhn) !), mais qui correspond, au total, à un ensemble de canons de rationalité scientifique par lesquels une communauté de savants définit "les méthodes, le champ des problèmes et les critères de solution" pour la recherche. La rationalité scientifique est donc produite par l'histoire des sciences elle-même » (Coelho, 2004 : 277).

Le paradoxe du « paradigme » est renforcé par le fait que Thomas Kuhn le définit aussi comme « matrice disciplinaire », ce qui ne clarifie guère notre pensée. Sous la plume d'Éric Maigret, j'entends qu'une discipline est tout simplement un paradigme ossifié, académique. L'autre paradoxe pourrait venir de ceci qu'à retenir l'acception qu'a Thomas Kuhn (1962 : 46) de la « science normale », à savoir que « la science normale n'a jamais pour but de mettre en lumière des phénomènes d'un genre nouveau », on aboutit à un contre-argument quant à l'innovation des *cultural studies*<sup>4</sup>.

## Le paradigme partagé du savoir-pouvoir

Éric Maigret (2013 : 157-158) met en valeur la perspective des usages de la culture dans les rapports de pouvoir et d'hégémonie adoptés par les *cultural studies*.

« Ce que Lawrence Grossberg appelle dans la continuité de Stuart Hall une "discipline de contextualité", un "contextualisme radical" ou un "conjuncturalisme" devient l'objet et l'objectif perpétuel des *cultural studies*, leur visée de savoir-pouvoir et leur style propre. Il soude une communauté scientifique qui ne s'accorde véritablement que sur la possibilité de diverger dans un espace commun aux frontières épistémologiquement floues car productivement contestables, effectuant comme une mise en abîme de la théorie de la sphère publique au sein même de l'espace scientifique qui l'a engendrée ».

Il me semble que la visée de savoir-pouvoir n'est pas une spécificité des *cultural studies*. La question du pouvoir dans et par la culture n'est-elle pas un trait paradigmatique que les *cultural studies* partagent avec la sociologie ? La centralité de la notion de « capital culturel » en France (Gievarec, 2013), par exemple, ne témoigne-t-elle pas que la sociologie à la française retrouve ici le même paradigme critique, de l'interprétation par les intérêts ? La notion de « capital culturel » en France fait fonctionner la culture dans le champ des rapports sociaux. En d'autres termes, *cultural studies* et sociologie à la française donnent l'impression de partager un même paradigme de l'intérêt, des fonctions de pouvoir de la culture. S'il fallait voir une opposition paradigmatique, je la verrais bien davantage entre, d'une part, le rationalisme et, d'autre part, le pragmatisme initié par un sociologue comme Bruno Latour (2007), en tant qu'il ne met plus au centre de la sociologie la *signification* ou l'*explication* comme objectif de l'enquête sociologique, mais la *traduction*, selon le mot de l'auteur.

## Commune épistémologie

À la question « les *cultural studies* échappent-elles à l'épistémologie des sciences sociales ? », Éric Maigret répondrait très certainement de façon négative. Pourtant le titre et son sous-titre opposent « savoirs disciplinaires » et « paradigmes

<sup>4</sup> C'est ce que font Armand Mattelart et Érik Neveu (2003 : 91-92) dans leur *Introduction aux cultural studies* en qualifiant eux aussi de « paradigme » et de « science normale » les *cultural studies* marquées, selon eux, « d'une forme de loi de rendements décroissants ».

disciplinaires ». Quelle est la différence entre les deux syntagmes qui n'encouragerait pas à penser que les paradigmes des *cultural studies* ne sont pas des savoirs ? Comme n'importe quelle production de savoir en sciences sociales, les travaux des *cultural studies* sont soumis à une épistémologie de l'enquête et de l'assertion justifiée. Sur ce plan, en quoi diffèrent-elles de la sociologie, de l'histoire, de la linguistique ou des sciences de l'information et de la communication ? Comme n'importe quelle discipline d'enquête, elles ont à justifier leurs descriptions, leurs interprétations et leurs théorisations par les règles de la méthode. La critique de « textualisme » portée à certaines études culturelles pointe l'absence de terrain. Pour analyser le style vestimentaire et musical punk Dick Hebdige (1988) n'a pas rencontré de punks, fait-on remarquer. Mais on pourrait aussi considérer que ceci ne constituerait pas une objection pertinente dans un paradigme qui se passerait de l'enquête (nécessitant la représentativité et la prise en compte du point de vue du sujet).

Éric Maigret (2013 : 154) tient une position sceptique face aux savoirs tirés de la recherche en sciences sociales : « Dès lors, il est préférable d'envisager l'activité scientifique comme une pratique historique sans cesse à interroger et à déconstruire dans ses effets de pouvoir, à l'inverse de la conception wébérienne de la "neutralité axiologique" ». Cette idée n'est-elle pas aussi partagée par les sociologues continentaux qui refusent, dans leur grande majorité, *a priori*, toute idée que leur activité est structurée par des normes de production du savoir. Pourtant, il y a des concepts mal taillés pour l'objet qu'on étudie, des assertions sans aucune enquête de terrain, des phrases illogiques<sup>5</sup>, que ces chercheurs ne sont pas près de mettre au compte du savoir.

Enfin, imaginons qu'on applique à la catégorisation disciplinaire d'Éric Maigret la thèse du savoir-pouvoir qu'il soutient ; il apparaîtrait que la thèse des *cultural-studies*-comme-paradigmes peut s'interpréter comme la façon d'une prise de pouvoir des *cultural studies*. Si cela est possible ou voulu, est-ce cela qui constitue un savoir juste ? Je ne pense pas qu'on puisse mettre des revendications comme la critique, le contre-pouvoir ou l'émancipation en tête des objectifs des sciences sociales (Glevarec, Aubert, 2013).

## Tournant culturel : la rupture avec un réel déterminant ?

À propos de la déconstruction opérée par les *gender studies*, notamment par Judith Butler sur le genre et le sexe, Éric Maigret (2013 : 155) rappelle qu'elle s'en tient à l'ordre du discursif.

<sup>5</sup> Un exemple l'illustre : « Par conséquent, dans ce qui suit, nous examinons les inégalités sociales en matière culturelle sans une définition *a priori* solide de ce en quoi ces inégalités consistent ». Modestie oblige, aucun d'entre nous n'est à l'abri... d'avoir des convictions *a priori* qu'il n'a pas clarifiées.

« Dans ses ouvrages sur les effets performatifs des discours genrés, Judith Butler ne nie en rien l'existence du sexe biologique, mais l'historicise tant sur le plan social que du point de vue d'une nature qui n'est plus essentialisée. La déconstruction ne sert pas à démontrer que tout est discursivement construit, mais que les équivalences entre sexes et genres produisent de l'exclusion et du stigmate, lesquels perturbent, à leur tour, les ordres discursifs en exhibant leur arbitraire. À une profusion de discours normatifs doit répondre une "prolifération" toute foucauldienne d'identités et de contre-discours, y compris dans l'espace universitaire où, par leur attention aux situations vécues, les *studies* deviennent autre chose que de l'empirisme sauvagement pluriel : un antidote aux formes de pouvoir ».

Au contraire, dans *Trouble dans le genre*, le point de vue de Judith Butler (1990) me paraît être celui-ci :

« Le genre est culturellement construit indépendamment de l'irréductibilité biologique qui semble attachée au sexe : c'est pourquoi le genre n'est ni la conséquence directe du sexe, ni aussi fixe que ce dernier ne le paraît. [...] Rien ne nous autorise à penser que les genres devraient aussi s'en tenir au nombre de deux. [...] Si l'on mettait en cause le caractère immuable du sexe, on verrait peut-être que ce que l'on appelle "sexe" est une construction culturelle au même titre que le genre ; en réalité, peut-être le sexe est-il toujours déjà du genre et, par conséquent, il n'y aurait plus vraiment de distinction entre les deux » (*ibid.* : 67).

« C'est pourquoi le sexe ne saurait relever d'une facticité anatomique prédiscursive. En effet, on montrera que le sexe est, par définition, du genre de part en part » (*ibid.* : 71).

La première partie de la première citation est maintenant bien connue, c'est celle qui insiste sur la production sociale des identités sexuelles ; la seconde est bien plus embarrassante pour la plupart des individus, y compris les intellectuels, psychanalystes inclus<sup>6</sup>, qui croient massivement au sexe, à savoir qu'il y a deux sexes dont la nature est biologique, puisque c'est celle qui soutient que le sexe biologique est lui aussi une production sociale. Il y a donc bien, chez Judith Butler, un *trouble dans le sexe* – bien plus troublant que celui du genre –, dans sa nature même de réel constitutif, ou plutôt déterminant.

C'est bien sur cette affirmation de l'absence du pré-discursif que l'on pourrait fonder un nouveau paradigme non matérialiste<sup>7</sup>. C'est l'opération qui court des premiers travaux à ceux des *studies* récentes et qui prend, à mes yeux, la figure du tournant culturel, en mettant au premier plan la variable culturelle. S'il fallait trouver un fondement à une différence entre *cultural studies* et sciences sociales ce serait, selon moi, non pas dans l'articulation de la culture et du pouvoir, mais dans l'autonomisation de la culture.

<sup>6</sup> Par exemple, selon Jacques Lacan (2004 : 329-330), avoir ou non un pénis détermine la position subjective des individus homme et femme : « C'est pour autant que l'homme a un organe phallique, qu'il ne l'est pas. Ce qui implique que, de l'autre côté, on peut et même on est ce qu'on n'a... – ce qu'on n'a pas. C'est-à-dire : c'est précisément en tant qu'elle n'a pas le phallus que la femme peut en prendre valeur ».

<sup>7</sup> À mon sens, cette affirmation de l'absence du pré-discursif permet de saisir aussi pourquoi B. Latour (2007 : 142) voit dans une partie des *cultural studies* un effort semblable à celui qu'il soutient de désarticulation des faits avec le vrai « social ».

## Conclusion

Pour conclure cette réflexion sur le texte d'Éric Maigret, je rappellerai que je vois moins les *cultural studies* dans une opposition paradigmatique que théorique (de l'ordre du modèle explicatif versus interprétatif). Mais, la discussion reste dépendante à la fois de ce que l'on entend par la notion de « paradigme » et de ce que l'on considère dans le corpus des travaux *cultural studies*, voire sous le mot « culture ». De même, l'argument du savoir-pouvoir me semble aller dans le sens de cette commune appartenance. Par ailleurs, je pense que les *cultural studies* n'échappent pas à une commune épistémologie avec les sciences sociales. Leur objet sont les productions symboliques (on ne fait de *cultural studies* que des productions symboliques, culturelles, de réception, de genre, d'identités ; il ne s'en trouve pas, mais je peux l'ignorer, des professions, du travail, de l'école). Elles diffèrent par leur théorie sur la signification des rapports de sens. De surcroît, je préfère faire du savoir la justification des sciences sociales plutôt qu'une visée de savoir-pouvoir. Toutefois, une véritable rupture venant des *cultural studies* pourrait résider dans la transformation de leur théorie que j'appelle interprétative (ou internaliste et cohérentiste) en un paradigme ne s'intéressant plus à la signification des productions ou des identités, qui fait leur communauté paradigmatique avec la sociologie.

Je dirais que les *cultural studies* ont intégré le « tournant culturel » qui est la grande bascule anthropologique de la période contemporaine, à savoir l'impossibilité (ou l'embarras ou le trouble) de ne pas tenir compte du sujet et de son point de vue dans l'interprétation d'une pratique ou la désignation de son identité. Ainsi plus personne ne semble accepter d'être défini *a priori* de l'extérieur (« tu es ceci », « vous êtes un homme », « vous êtes un marocain », etc.), mais se doit de dire comment il veut être perçu. La rupture serait alors opérée avec un réel déterminant.

## Références

- Butler J., 1990, *Trouble dans le genre. Pour un féminisme de la subversion*, trad. de l'américain par C. Kraus, Paris, Éd. La Découverte, 2005.
- Coelho M., 2004, « Présentation de "Thomas Kuhn, Commensurabilité, comparabilité, communicabilité" », pp. 275-284, in : Laugier S., Wagner P., eds, *Philosophie des sciences*, t. 2, *Naturalismes et réalismes*, Paris, J.Vrin.
- Dutant J., Engel P., 2005, *Philosophie de la connaissance : croyance, connaissance, justification*, Paris, J.Vrin.
- Glevarec H., 2013, *La culture à l'ère de la diversité. Essai critique trente ans après La Distinction*, La Tour d'Aigues, Éd. de l'Aube.
- Glevarec H., Aubert A., 2013, « Savoir et démocratie : le fondement normatif des univers sociologique et journalistique », *SociologieS*, 19 nov. Accès : <http://sociologies.revues.org/4484>.
- Glevarec H., Macé É., Maigret É., eds., 2008, *cultural studies. Anthologie*, Paris, A. Colin.

Les *cultural studies* sont-elles des paradigmes ?

Hall S., 1980, « Cultural Studies : Two Paradigms », *Media, Culture and Society*, 2, pp. 57-72.

Hebdige D., 1988, *Sous-culture. Le sens du style*, trad. de l'anglais par M. Saint-Upéry, Paris Éd. Zones, 2008.

Kuhn T. S., 1962, *La structure des révolutions scientifiques*, trad. de l'américain par L. Meyer, Paris, Flammarion, 2008.

Lacan J., 2004, *La logique du fantasme. Séminaire 1966-1967*, Paris, Association lacanienne internationale.

Latour B., 2007, *Changer de société, refaire de la sociologie*, Paris, Éd. La Découverte.

Maigret É., 2013, « Ce que les *cultural studies* font aux savoirs disciplinaires. Paradigmes disciplinaires, savoirs situés et prolifération des *studies* », *Questions de communication*, 24, pp. 145-167.

Mattelart A., Neveu É., 2003, *Introduction aux cultural studies*, Paris, Éd. La Découverte.

Weber M., 1904-1917, *Essais sur la théorie de la science*, trad. de l'allemand par J. Freund, Paris, Pocket/Plon, 1992.

— 1956, *Économie et société*, t. I, trad. de l'allemand par J. Freund, P. Kamnitzer, P. Bertrand et al., Paris, Pocket, 1995.